

Médée : la barbarie contre le monde civilisé

La Médée d'Euripide

Alain-Martin Richard

Numéro 142 (1), 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, A.-M. (2012). Compte rendu de [Médée : la barbarie contre le monde civilisé / *La Médée d'Euripide*]. *Jeu*, (142), 28–31.

La Médée d'Euripide

TEXTE **MARIE CARDINAL** / MISE EN SCÈNE **DIEGO ARAMBURRO** / SCÉNOGRAPHIE **JEAN HAZEL**

ÉCLAIRAGES **DENIS GUÉRETTE** / COSTUMES **MAUDE AUDET** / MUSIQUE **DAVID ARZE**

AVEC **LISE CASTONGUAY, GILL CHAMPAGNE, VÉRONIQUE DAUDELIN, HUGUES FRENETTE, GUYLAINE JACOB,**

LINDA LAPLANTE, DANIELLE LE SAUX-FARMER, NOÉMIE O'FARRELL, RYCHARD THÉRIAULT ET DENISE VERVILLE.

PRODUCTION DU **THÉÂTRE DU TRIDENT**, PRÉSENTÉE AU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC DU 1^{ER} AU 26 NOVEMBRE 2011.

ALAIN-MARTIN RICHARD **MÉDÉE : LA BARBARIE CONTRE LE MONDE CIVILISÉ**

Une structure horizontale qui semble s'étendre à l'infini, suspendue au-dessus du vide entre des pilotis ancrés au sol et des colonnes qui s'élancent dans le ciel. Au départ, on dirait un écran, mais bientôt il sera percé de jeux de lumière qui lui donneront de la profondeur en y découpant des aires de jeu. Cet espace neutre *a priori* se teintera alors de colère, de haine et de crimes...

Médée, la démesurée, celle qui exulte dans l'excès et ne connaît pas la finesse des âmes sensibles, la barbare qui affronte le monde civilisé. Avec les seules armes dont elle dispose : la menace, le fiel, le mensonge, le subterfuge, la magie. Médée, par la trahison et le meurtre, avait permis à Jason de subtiliser la toison d'or à Aeétès, son père, le roi de Colchide¹. Elle n'hésitera pas à tuer son propre frère pour retarder l'avance de son père parti à leur poursuite, le forçant à ramasser les membres éparpillés de son fils. Le personnage se

construit dans l'horreur et la cruauté, là où les actions violentes nous rendent terriblement humains. La toute-puissance d'une Médée surdimensionnée entraîne ses proches et ses ennemis dans des situations inextricables qui pulvérisent la bonne conscience. Le texte d'Euripide, repris par Marie Cardinal, porte toute notre attention sur ce monstre antique, au détriment des personnages secondaires qui apparaissent dès lors plutôt comme des faire-valoir ou des victimes de la *lionne*, et non pas des protagonistes à sa mesure.

Linda Laplante porte ce personnage mythique, petite-fille du soleil (!), avec ampleur et aplomb, le corps entier investi dans la passion et le jusqu'au-boutisme. Tous la craignent. Créon, roi de Corinthe, veut l'exiler, car il redoute sa vengeance qui peut être redoutable : sa réputation la précède, elle qui a trahi son père et dépecé son frère. Jason la répudie, car il lui préfère la fille pubère du roi : ambition politique oblige. Même le grand Égée, roi de la fière Athènes, semble subjugué par elle et accorde bien aisément sa protection à une criminelle incontrôlable. Ainsi, transpercés par les flèches du perfide

1. La Colchide correspond à l'actuelle Géorgie, en dehors de l'espace grec. Médée est donc une barbare.



Éros, Jason et elle sont en quelque sorte les jouets du destin, comme si l'auteur tragique et à sa suite l'auteure moderne les excusaient d'avance de commettre l'infanticide, le parjure, la trahison, le meurtre, le vol... Du sang jalonne leur quête : terrible époque où la résolution de conflit passait par les armes et le poison. Une époque qui ressemble étrangement à la nôtre.

Un monde en camaïeu de gris

Mise en scène, scénographie et éclairage obéissent ici à une règle unique, ce qui donne au spectacle une force inouïe. La scène, le décor, les cailloux au sol, les costumes, tout est gris, et l'univers se décline en un camaïeu irrésistible. Les nuances subtiles délimitent des zones, soulignent un état de crise, rapprochent le comédien ou au contraire l'éloignent de nous. Le chœur morcelé donne la réplique à partir d'emplacements divers, qui de la cour, qui du jardin, le coryphée parfois installé au-dessus de Médée, puis la confrontant, impuissant à juguler sa déraison. Le mur oblique devient un écran où les événements tragiques seront suggérés en ombres chinoises. Au sol, sous cet habitat troué et subtilement flottant, un ourson, un tricycle d'enfant, rappelant leur présence tout en sourdine dans ce décor menaçant et aride. Et lorsque l'irréparable se produira, le sang giclera d'un ourson transpercé, traçant une ligne rouge sur la porte translucide, alors que le mur écran se colore d'un rouge flamboyant, monochrome absolu éblouissant cet univers tout en demi-teintes.

Ce choix du metteur en scène et de ses complices permet aux comédiens, mais surtout à Linda Laplante, de donner toute leur mesure. Chaque éclat de voix, chaque geste extrême, chaque râlement, sera amplifié par la neutralité environnante. Tout l'accent est mis sur le texte, sur la puissance d'un verbe destructeur, offrant au spectateur une démesure qui se veut l'écho du monde. Pas seulement du monde antique, mais du monde tel qu'il se construit et se déconstruit sous nos yeux.

Le panthéon grec au pied d'argile

Il y a dans cette pièce d'Euripide un aspect résolument moderne : la rencontre du monde civilisé et de la barbarie. Dans la tête du Grec, le monde civilisé est contenu dans les frontières de son pays. Or la Colchide n'en fait pas partie, la Colchide appartient au monde barbare : magie, mystère, créatures mystérieuses où règnent le meurtre et l'adultère, bref, un monde menaçant et noir où sont tapis les monstres hideux, les bêtes fabuleuses et les femmes dangereuses. Médée, par son statut d'étrangère, fille de roi en son pays, sera ici l'immigrante, la barbare qui ne serait rien sans la lumière éclatante de la Grèce, qui a besoin de Jason pour que rayonne sa propre personnalité. Au-delà du machisme primitif de Jason, on peut surtout y lire l'arrogance des civilisés.

Par sa bouche s'exprime l'Occident colonial, l'empire états-unien, cet univers judéo-chrétien qui façonne le monde et lui impose son mètre étalon. Quiconque n'y est pas né n'a pas d'existence en propre. Or Médée refuse d'être répudiée, de perdre ses enfants, elle qui a tant donné pour son amoureux indigne et hautain. Elle refuse le verdict de Corinthe et de la Grèce. Elle sera la barbare qui ira jusqu'à l'infanticide pour assouvir sa vengeance. Le monde parfait de l'univers grec s'écroule, il est transpercé de l'intérieur et toutes ses valeurs sont en une seule nuit bafouées et noyées dans le sang.

Le procès de Médée n'intéresse personne. Il faut simplement la voir avancer inexorablement vers un destin que rien ne peut déjouer, ni les suppliques de Jason, ni les appels à la raison du coryphée, ni les menaces de Créon. Et, au bout du parcours, elle pervertit par sa présence même le territoire domestiqué et lisse de la civilisation. Il y a ici un parallèle extraordinaire avec les événements qui marquent les cinquante dernières années : guerre de religion, choc culturel, terrorisme mondial. Lorsque Al Qaïda fait sauter les tours de l'Empire le onzième jour du neuvième mois de 2001, c'est l'assassinat et le meurtre collectif qui viennent ébranler le monde occidental. Tout comme, dans un autre registre, l'infanticide qui occupe les pages des faits divers et écorche la connivence même du vivre ensemble.

Médée n'est pas rationnelle, elle est une force brute et sauvage, une lionne qui réagit au traitement qu'on lui réserve. Médée n'est pas domesticable, elle est la fureur déchaînée qui emporte le monde dans son autodestruction... et, derrière elle, il s'écroule. Il s'agit d'une tragédie immense, dont le dénouement culmine en une *tabula rasa* carnassière. On ne sait pas ce qu'il advient de Médée. Et cela importe peu finalement puisque, selon Euripide, elle est emportée par le char d'Hélios et vit des jours heureux auprès d'Égée, roi d'Athènes, rivale de Corinthe mais grecque elle aussi. Ce *deus ex machina* n'est pas repris dans la version de Cardinal. La scène reste dévastée après la mort de Créon, de sa fille, des fils de Médée et Jason. Ne reste plus qu'un univers de cendres et de désolation. Et un gémissement sans fin dans l'écarlate du sang.

De quelques choix douteux

Médée, dans sa passion, s'exprime en espagnol : quelle étonnante décision du metteur en scène Diego Aramburo ! Comme le choix est symbolique, on se serait attendu à une langue sans connotation précise. Ce petit faux pas n'entache heureusement pas l'ensemble.

Par ailleurs, tout comme le texte original, la version moderne de Cardinal ne s'intéresse vraiment qu'à un seul personnage. Or, cette lacune se répercute dans la distribution et le jeu



La Médée d'Euripide, adaptée par Marie Cardinal et mise en scène par Diego Aramburo (Théâtre du Trident, 2011). Sur la photo : Linda Laplante (Médée).
© Vincent Champoux.

des comédiens qui demeurent en périphérie et manquent de présence. À part Créon auquel Rychard Thériault prête une prestance certaine, Jason (Hugues Frenette) et Égée (Gill Champagne) ne font pas le poids contre une Médée toute puissante et déchaînée. Les deux comédiens ne parviennent pas à rendre crédibles, l'un le héros qui a relevé les plus grands défis pour conquérir la Toison d'or – avec l'aide de ses valeureux compagnons, incluant les interventions de Médée, il est vrai –, l'autre le roi de la plus puissante ville de Grèce. Autant le texte que la direction d'acteurs nous présentent ces personnages comme des êtres sans tonus et plutôt veules. Les propos de Jason, qui tente de minimiser les actes de Médée pour l'aider dans sa quête, sont bien sûr grotesques et montrent la bêtise du vainqueur, assuré de sa domination, d'abord comme Grec, puis en tant qu'homme. Égée, qui semble plus sage, habite encore un monde mythologique bâti sur la pensée magique. Si, par ses sortilèges, Médée peut lui donner des enfants, il est bien disposé à l'accueillir en

ignorant ses crimes. En opposition à tous ces personnages, Médée se présente comme une figure moderne, qui pose des gestes dictés par la passion et en assume pleinement les conséquences. L'ego l'emporte sur les valeurs sociales.

Public ébranlé. On entend sur le *fade-out* final un flottement dans la salle. Médée est passée à l'acte. Cette démente éclate dans notre tête habitée par les drames familiaux de plus en plus nombreux qui ravagent le Québec. Les derniers tabous volent en éclats. Et Linda Laplante en Médée furibonde parvient à saper à son tour rationalité et morale. Alors, sans vouloir absoudre la meurtrière, nous savons dans notre être profond que cela est toujours possible, lorsque le désarroi déclenche le cran d'arrêt. ■